
PRIX : SOIXANTE CENTIMES

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS BI-MENSUELLEMENT

Quatrième Année — Deuxième Période

SOMMAIRE :

Signoret — *Chant des Trompettes d'été.*

Henry Fèvre — *Indications politiques.*

Henry Bordeaux — *Les Temps dérisoires : Ames bourgeoises.*

Charles Albert : *A propos des Russes.*

Henry de Malvost — *Lettre à M. C. Saint-Saens.*

Jules Bois — *Commerce amoureux des Sages avec les Dames et les Demoiselles des éléments (suite).*

PARIS

ERNEST KOLB, ÉDITEUR

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

Tous droits réservés.

ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant les 10 et 25 de chaque mois

ABONNEMENTS

	UN AN	SIX MOIS
PARIS.	10 francs	— 6 francs.
PROVINCE	12 francs	— 7 francs.
UNION POSTALE	14 francs	— 8 francs.

Le numéro : 60 centimes

Pour tout ce qui concerne la Direction, la Rédaction et l'Administration, s'adresser à l'Éditeur, **Ernest KOLB**, 8, rue **Saint-Joseph**, Paris.

Chant des Trompettes d'Été

Toi qui me disputas à l'éparpillement
D'un monde extérieur qui monnayait mon être.
Prends l'or unique et l'or définitif, peut-être,
Et que ton effigie y brille noblement !

Or, l'azur tout entier habitait la Mer blonde ;
Tout entière, la Mer se mirait en tes yeux ;
A cause de cela, je te devins pieux,
Vierge amère, et tu fus pour moi la Fleur du monde

Il me fallut douer d'une réalité,
O blanche ombre des lys, ta flottante apparence,
Tant m'ont charmé tes yeux, que, dans leur transpa-
[rence,
J'ai surpris l'unité du monde et sa beauté.

Aussi, roi des ailleurs et roi des lendemains,
Eternisé dans ton irrévocable grâce,
Ai-je rempli de pleurs le creux de tes deux mains
En songeant à ceux-là qui blasphèment ma race.

Lorsque tu vins, posant tes pieds frais sur les eaux,
J'ai semé d'astres d'or les plis bleus de ta robe :
Sois le temple de fleurs et de flamme, et qu'une aube
Immortelle illumine à jamais tes vitraux !

Et sois fière, en songeant qu'au cours des heures creu-
[ses
(Comme des firmaments pleins d'aigles et d'éclairs)
Mon âme luit sous tes paupières bienheureuses
Dans le rayonnement de tes divins yeux clairs !

EMMANUEL SIGNORET.

INDICATIONS POLITIQUES

Au collège on nous faisait admirer dans les histoires antiques les actes des héros. Parmi ceux-ci se trouvaient nombre de Léonidas, braves à se faire massacrer pour la patrie qui représentait d'ailleurs quelque chose d'autrement défini que nos patries matérielles et abstraites. Mais les héros qui se faisaient massacrer pour la cité antique n'étaient pas les seuls admirables ; il y en avait d'autres, ceux qui tuaient les tyrans qui attentaient à la liberté et, comme Brutus, les Césars usurpateurs de la puissance républicaine. Héros contestables d'ailleurs qui, sous prétexte de liberté, défendaient surtout la prépondérance d'une caste dont ils partageaient les faveurs et les avantages. Quoi qu'il en soit, on nous habitua à considérer comme héros les hommes courageux qui, au nom d'une idée généreuse ou se posant en champions d'une race souffrante et dédaignée, ou d'un peuple opprimé, ou d'une classe servile, seuls et indifférents à la mort, ne craignaient pas de s'attaquer à la toute-puissance du tyran ou du gouvernement oppresseur, et frappaient au cœur l'être qui en personnifiait la force ; sans même prendre la peine de fuir la soldatesque irritée, ils se livraient ensuite sans défense, joyeux de s'offrir en holocauste à leur idée, avec l'espoir que leur acte de révolte et

de sacrifice réveillerait l'inertie populaire et donnerait au peuple le courage de son affranchissement. L'histoire est pleine de ces héros ; leurs statues peuplent les musées ; la poésie lyrique les a chantés ; la poésie dramatique les a mis en scène. Tuer ou mourir pour une idée a toujours semblé grande et héroïque chose. Et nous avons admiré consciencieusement au collège les héros proposés à notre enthousiasme.

Mais il paraît que ce qui est beau dans les temps antiques ne l'est plus dans les temps modernes ; il y a une morale différente pour juger le passé et le présent, et l'héroïsme est très mal porté à notre époque. A part celui des champs de bataille qu'on a beaucoup trop d'intérêt à glorifier pour le laisser tomber en désuétude, il ne semble même pas qu'il puisse encore dans notre siècle exister quelque part des héros. On se figure difficilement un héros en veston et en pantalon, qui prendrait un parapluie quand il pleut et le chemin de fer pour aller plus loin ; des héros à notre époque de boutiquiers, de réclames, de brasseurs d'affaires, de cotonnade et de tour Eiffel, on ne les conçoit pas nettement.

La chose en elle-même, tuer et se faire tuer pour une idée, semble assez saugrenue et peu civilisée ; nous n'attachons pas tant de prix aux idées ; nous en avons tant qu'elles finissent par n'avoir plus aucune importance et on les a tant galvaudées qu'elles sont dépréciées comme les assignats d'autrefois ; pour un peu que cela plaise au voisin on en change, rien que par politesse ; les psychologues de l'école de Renan sont surtout très forts là-dessus ; ils ont tant de façons de voir les choses que chaque façon n'importe plus guère et la chose encore moins ; il en est ainsi d'une idée comme des gobelets d'escamoteurs ; on l'escamote sous tant de formes que, toutes les formes

enlevées les unes après les autres, finalement il n'y a plus rien. Trouvez-moi donc un héros qui aille tuer et se faire tuer pour ce rien-là. Et puis l'humanité a marché, il y a eu l'époque héroïque comme il y a eu la période tertiaire, nous en sommes à l'époque utilitaire et psychologique. Au diable les héros ! Ce sont personnages fabuleux qui vont tout nus, armés d'un grand couteau, et qu'on ne trouve plus qu'en pierre dans les musées, paraît-il.

Eh bien, c'est là une erreur sur laquelle il n'est peut-être pas superflu d'insister. Et nous avons nos héros tout comme l'antiquité. Notre époque ne manque pas d'héroïsme, quelque prosaïque qu'elle apparaisse dans ses détails, pas plus que les temps antiques ne manquaient de prosaïsme aux yeux des bonnes gens qui vivaient alors. Nous avons des héros qui, pour être habillés comme nous, vivre de notre vie, avoir nos manières et exister de nos jours, n'en sont pas moins héroïques. Seulement ils n'existent pas longtemps, car sitôt qu'ils se sont signalés comme tels notre époque, dont ils gênent le prosaïsme, s'en débarrasse au plus vite.

Mais nous n'en avons pas moins des héros. Car si les conditions qui font les héros consistent à tuer et à mourir pour une idée, à s'attaquer seul, sans espoir de salut, à une force formidable, avec la seule volonté de venger une classe ou un peuple opprimé et de le pousser par l'exemple de l'héroïsme à l'affranchissement, si ces conditions d'âme et d'action sont bien celles d'un héros, nous avons eu ces temps-ci le spectacle d'un des plus beaux, des plus purs, des plus incontestables héroïsmes qui soient enregistrés dans l'histoire humaine. Je veux parler de Paulin Pallas.

Pallas n'était pas nu comme les bonshommes de

pierre de nos musées ; il s'est servi de bombes au lieu d'un stylet ; c'était un simple ouvrier et un pauvre hère qui n'avait pas de quoi donner à manger à ses enfants. Ce n'en fut pas moins un héros, dans toute l'exactitude, la force et la magnificence du terme.

Je ne discute pas dans ce moment-ci l'anarchie, ni ce que son idéal renferme d'actuellement réalisable. Il me suffit de considérer l'idéal anarchiste, le plus bel idéal humain à ma connaissance, qui ne parle que de fraternité des hommes, de délivrance des malheureux, de bonheur et de pain pour tous. C'est ainsi que Pallas le comprenait. Et il le croyait, lui, immédiatement réalisable. Le geste d'un homme de cœur, entraînant la foule par son exemple, pouvait y suffire. Bravant le monstre social, Pallas fit le geste, prêt à la mort pour délivrer ses mille frères de misère.

C'est ainsi qu'il frappa, c'est ainsi qu'il est mort lui-même, ferme devant la fusillade comme à lancer ses bombes, héros pour avoir tenté à lui seul une lutte formidablement disproportionnée avec une société oppressive, au nom d'un idéal et pour le bonheur des autres, héros pour être mort de même, courageux par la beauté d'une idée, fier de donner son sang pour les hommes.

Et, cet exemple d'héroïsme, j'ai tenu à le constater à cette époque que l'on accuse, si souvent et avec trop de raison, de prosaïsme, d'égoïsme et de bassesse d'âme. Il ne m'a pas semblé inutile de le faire pour l'honneur de ce siècle même et le réconfort des cœurs découragés.

Maintenant, que par la société à laquelle il s'est attaqué, Pallas soit traité de fou, de malfaiteur et de bandit, c'est tout simple, c'est trop humain ; on n'est jamais autre chose pour le tyran qu'on tue.

HENRY FÈVRE.

Les Temps dérisoires

AMES BOURGEOISES

Ceux dont l'âme endolorie aux visions pâles de l'automne, a besoin de quelque réconfort et de quelque divertissement, n'ont qu'à méditer sournoisement sur les couvertures jaunes, vertes ou bleues du *Journal des Demoiselles* : je leur promets la distraction convoitée. Il n'est pas nécessaire de choisir dans cet estimable recueil, il suffit de prendre la première couverture venue. J'ai entre les mains la feuille jaune tendre du numéro de septembre 1893. Je lis, à la seconde page, *Tableau du Sphinx* : cela signifie que le journal donne la liste des abonnées qui ont découvert la solution des énigmes et devinettes soumises à leur sagacité.

Or cette liste est pleine de joie ; elle est essentiellement truculente et hilare. Car les abonnées, désirant mettre leurs noms à l'abri de l'anonymat, ont toutes

des pseudonymes, et chacun de ces pseudonymes est un poème, et nous révèle l'état d'âme de sa propriétaire.

Parmi les abonnées dont la perspicacité fut inflexible et résolut tous les problèmes, je relève ces noms dont je recommande de savourer la poésie et l'exquise simplicité : *Etoile de Mer*, *Cigale de Provence embrasant Ellen*, *Perdues dans le marais*, *Mère d'un amour*, *Reflet du Danube*, *Perle du Japon*, *Fleurette russe*, *Soyons toujours fidèle*, *Brin de mousse à la Flèche*, *Sous mes lauriers blancs*, *Rose mousseuse*, *Fleur de roseau*, *Gousse de vanille*, *Miroir de Venise*, *Yeux de gazelle*, *Hirondelle légère*, *Monsieur et Madame Fauvette et leur sœur Mésange de Castel*, *Semper fidelis* et... *l'abbé Richound*, car il y a une robe noire perdue dans ce fouillis de robes blanches.

N'est-ce pas que tous ces OEdipes doivent être congratulés de leurs masques et que cette rangée de pseudonymes rêveurs est suggestive au premier chef?

Mais il y a encore les abonnées dont la divination fut moins efficace, et laissa échapper la clef de quelques mystères. Elles ne sont pas moins richement affublées; au reste, en voici quelques aperçus : *Brettonne errante*, *Ajonc du coteau*, *Chevreuril des Ardennes*, *Edelweiss de la montagne*, *Mouette du lac Léman*, *Une Goutte de lacryma christi*, *Joie de la maison*, *Rose de Jéricho*, *En regardant les raisins mûrir*, *Fleur de gentiane*, *Une Fille de la montagne*, *Myosotis n° 142* (le myosotis est sans doute très couru : il faut prendre des numéros comme pour les omnibus), *Chevelure de Vénus*, *Deux crevettes roses*, *Grillon du foyer*, *Entre mes deux bons chiens*, et, le triomphe du genre, *Toujours petite pour sa mère*.

Ajoutez-y, pour compléter la collection, quelques noms des demanderesses de renseignements et de

conseils utiles, tels que *Eclat de rire*, *Rêveuse*, *Bouquet de fête à son père*, et *En rêvant à mon idéal*.

Ces mascarades de dénominations qui bravent le ridicule nous dévoilent, sans le vouloir, quelques idées probables de ces petites âmes que tant l'on désire connaître, et dont on va cherchant, à travers la vie, le secret dissimulé sous la grâce du sourire et dans le profond des yeux doux.

Et voici qu'un scrupule me prend, en éparpillant ces notes brèves, de dire des choses inutiles, et de briser, — pour rien, pour une inutile parade, — des illusions très chères et très nécessaires au bonheur. Ne vaudrait-il pas mieux admettre, une fois pour toutes, que toutes les jeunes filles sont belles, aimables, charmantes, que la délicatesse de leur teint n'a d'égale que celle de leur sentiments, que leur petit cœur est tout fleuri de douceur et de bonté, et que leur intelligence, si elle n'est pas créatrice, est essentiellement compréhensive? Celui qui croirait ces choses, d'une inébranlable foi, serait heureux dans la vie... jusqu'au jour où il se marierait, tout confiant dans sa conception de la femme.

Et cependant ils parlent, tous ces pseudonymes, ils disent même des choses désobligeantes. Il faut bien les écouter : s'ils sont malhonnêtes, leurs propriétaires auront toujours le droit de les répudier et de proclamer abominables toutes les déductions d'eux tirées. Le chœur des pseudonymes révèle le cœur des abonnées, et voici ses criticables révélations :

LEUR ÉTAT CIVIL

Tout d'abord ces masques indiquent un provincialisme évident. Non pas, certes, que le niveau des intelligences soit plus élevé à Paris qu'ailleurs, mais on y a davantage le sentiment des nuances et l'intuition du grotesque. Le sens du ridicule s'insinue plus profond dans les veines féminines. Une Parisienne ne signera jamais *Reflet du Danube*, ni *Chevelure de Vénus*; elle n'est pas *Toujours fidèle*, ni *Toujours petite pour sa mère*. Les chefs-lieux sont au contraire propices à l'éclosion des âmes bourgeoises : il y flotte un reste de candeur, mêlé à un relent d'administration et d'enregistrement.

Les pères des abonnées conserveront en province « de vagues hypothèques », ou enregistreront à tour de bras, à moins qu'ils ne soient l'honneur du notariat ou ne perçoivent des contributions plus ou moins directes. Peut-être même seront-ils des hobereaux de province, cristallisés dans leurs parchemins et leur inutilité. Le fonctionnarisme, la vie monotone, l'identité de la tâche quotidienne, la fréquentation des mêmes paperasses et des mêmes visages, la vénération des hiérarchies et des idées officielles sont autant d'éteignoirs sur le cerveau humain, hormis pour ceux qui savent isoler leur vie de leur fonction : ils prédisposent à l'absence de pensées personnelles, accoutument à remplacer ces idées personnelles par celles de *tout le monde*, c'est-à-dire par les clichés usuels qu'une génération transmet bénévolement à

l'autre, et inculquent le respect de tout ce qui est décoré, haut placé, officiel en un mot, et le mépris de tout ce qui ne l'est pas. Quelques exemples pour éclairer : Les esprits qui ont subi cette déprimatiou, jugeant un écrivain, regarderont le nombre d'éditions. De même, pour un artiste, il regarderont son succès : Wagner était exécré il y a quelques ans, autant qu'il est adoré maintenant (sauf dans quelques lointains cantons) *pour les mêmes raisons*. Il est admis que la montagne, le lac, etc., sont des choses poétiques : devant des marines ou des paysages alpestres, ces bonnes âmes se pâmeront d'aise et y seront de leur petite rêverie. Et ainsi de suite.

Les fonctions libérales, au contraire, développent l'esprit de lutte et la personnalité. Elles obligent à l'effort constant et à la tension permanente, ce qui décuple les forces vitales. Elles prédisposent au raisonnement et à l'indépendance d'idées. On y trouve moins de caractères domestiqués et d'âmes serviles.

En vertu des lois ataviques, les filles hériteront de la disposition d'esprit des pères. Comme ceux-ci, en notre hypothèse, elles ne discuteront point les idées reçues. Elles sauteront avec enthousiasme sur les vieux clichés toujours disponibles, se rafraîchiront l'âme de poésie courante, et s'enivreront de médiocrité.

De plus, elles n'auront pas de frères. Les frères qui bataillent dans l'existence, au moins dans la période des débuts agissent sur l'esprit des sœurs, leur agrandissent les horizons, leur donnent une exacte notion de la vie. Puis, ils s'en donneraient à cœur-joie sur *Gousse de vanille* ou *Edelweiss de la montagne*. La fraternité a du bon : les filles uniques le prouvent surabondamment, car elles sont en général parfaitement désagréables ; du reste, elles compensent ces défauts par l'appas dotal.

LEURS TOILETTES

Oh ! elles seront très bien mises. Seulement regardez, regardez bien, et vous verrez qu'il manque à leurs toilettes ce rien de grâce et d'idée qui personnalise la robe d'une femme et la distingue de toutes les autres. C'est que ce rien ne tient pas souvent à la couturière : elle est le reflet d'un esprit, la conception d'un cerveau, la révélation d'un caractère. Taine disait bien que le costume est précieux pour l'étude d'une époque : pourquoi ne le serait-il pas davantage encore pour l'étude d'un individu ?

Prenez une rangée de jolies jeunes filles dans un bal. Destrois quarts vous n'emporterez aucune impression distincte. Vous les confondrez les unes avec les autres, disant de chacune : « Oui elle n'est pas mal » sans qu'aucun détail significatif, aucun geste inédit, aucun mot sincère vous aient frappé, révélateurs d'une âme vivante.

Et en disant que toutes seront bien mises, remarquez que je fais preuve d'une grande bienveillance. Il est fort possible que *Reflet du Danube*, par exemple, fasse des fautes contre le goût ; *Entre mes deux bons chiens* a pu négliger les colifichets, et les *Perdues dans le marais* auront eu, sans doute pour s'attifer, un temps fort restreint, pour peu qu'elles ne se soient retrouvées qu'à des heures tardives. Quant à *Bouquet de fête à son père*, elle n'aura peut-être pas réussi à tirer de celui-ci, pour son trousseau, la carotte inhérente à toute flatterie.

LEURS IDÉES

Elles n'en ont pas.

Je parle des idées à elles. Ce n'est pas le *petit père* ou le *père chéri* qui a pu leur en fournir ; encore moins la *petite mère*. Depuis le temps que le conjungo les rassemble, ceux-ci n'ont pas échangé trois paroles sur l'essentiel de la vie humaine, et n'ont jamais essayé de pénétrer leur âme réciproque, ce qui d'ailleurs eût été rapide et peu folâtre. L'habitude de la hiérarchie a abruti le premier qui aurait peur de penser tout seul ; la fréquentation du premier a abruti la seconde.

Et cependant elles parlent très facilement et même très bien : ce sont de petites phrases menues, gentilles tout à fait, où les mêmes mots et les mêmes idées reviennent avec insistance. Où voulez-vous, d'ailleurs, qu'elles aient pris l'habitude de regarder dans la vie ? On leur a toujours dit que les fleurs étaient poétiques, que les femmes avaient plus de sentiment que les hommes, que les hommes étaient le sexe laid, que les yeux étaient faits pour ne pas voir et l'intelligence pour ne pas comprendre, que les riches valaient mieux que les pauvres, qu'une décoration était indicatrice de mérite, et que le sous-préfet était un monsieur très bien. Elles ont pris cela pour de l'argent comptant ; elles ont jonché le *Journal des Demoiselles* de pseudonymes fulgurants, faisant une vaste consommation des plantes les plus admirées telles que le clas-

sique *Myosotis* (n° 142), des animaux les plus distingués, tels que le *Chevreuil*, et des herbages considérés, ceci pour le *Brin de mousse* de la Flèche ; elles ont rêvé à leur idéal en cueillant l'*Edelweiss* de la montagne, ou en regardant l'*Etoile de mer* ou les *Raisins mûrir*, et ont songé sans doute que jamais des âmes d'hommes n'auraient senti aussi profondément les mystères de la nature et le charme des fleurs ; elles ont paradé et caracolé devant les mâles, sans même les regarder *réellement*, les englobant dans le même mépris, et ne sachant pas distinguer un *joli garçon* d'un *intellectuel* ; elles ont contracté la coutume de prendre des vessies pour des lanternes, ne se posant jamais un point d'interrogation et ne réfléchissant pas au *vrai* des choses ; elles ont adoré le veau d'or qui leur permet d'avoir des bijoux plus brillants que les autres, et n'ont pas compris la grandeur de l'aumône d'un sourire ou d'un mot charitable ; elles ont adopté, pour juger le monde, le plan commode de la hiérarchie, grâce auquel chacun est dans sa stalle comme du bétail à l'écurie, et chacun est jugé d'avance selon ses diplômes, ses succès, sa place, son rang, et non d'après sa pensée et ses actes, et. . . elles ont trouvé fort bien M. le sous-préfet.

LEURS LECTURES

A table, tout en dégustant le plat du jour, les parents ont fait de fréquentes allusions aux petits potins de la ville. Et comme ces allusions n'étaient

point aussi fines qu'un article d'Anatole France ou de Maurice Barrès, les jeunes filles ont échangé de malicieux regards, étant, de par leur sexe, d'une suffisante finesse.

Mais les ascendants se rattrapèrent sur les lectures, se montrant sur ce chapitre aussi raides que la barre fixe. Et la maison fut inondée de délicieux petits romans féminins, à couvertures bleues, disant des choses bleues, et peignant l'âme en bleu.

Vous le connaissez, ce roman : qu'il soit d'Etienne Marcel, de Maryan, d'Emmeline Raymond, de Marthe Lachèze ou de telle autre, c'est toujours le même. Le héros est sempiternellement un jeune homme *très bien*, notoirement vicomte ou tout au moins vidame : une grande habitude du monde et une distinction native le vêtent de grâce et d'élégance. Habituellement il n'exerce pas de profession, mais on donne à entendre que s'il avait voulu se lancer dans une carrière, il y aurait excellé. Cependant on en fait quelquefois un attaché d'ambassade, un officier ou un ingénieur, toutes professions également *distinguées*. Son état d'âme est satisfaisant et très suffisamment *poétique*.

Quant à la jeune fille, du meilleur monde, noble ou affiliée à la noblesse, elle est parée de toutes les vertus. Admirablement belle, avec des yeux *bleus* très doux, et des attaches aristocratiques (non : les attaches, c'est pour Georges Ohnet; dans Maryan, ce ne serait pas convenable), elle est quelquefois incomprise, tellement son âme est élevée; elle a ses pauvres; elle aime beaucoup sa mère; elle a des extases devant la beauté du spectacle qu'on aperçoit depuis la terrasse du château; elle erre, rêveuse et bien coiffée, parmi les ombres du parc, comme une marquise d'autrefois; elle est espiègle avec le bon curé du village qui est un peu malpropre quand il prise, mais qui est si bon...

Les deux âmes sœurs ont bien des péripéties à traverser pour se joindre, presque autant que les Oelohites du Sâr Péladan. Elles sont séparées par des obstacles difficiles à franchir, qui seront évidemment franchis tout de même à la fin du tome. Par exemple, l'un aura de la fortune, et l'autre aura été ruinée par la Révolution; celle-ci aura une âme fière et refusera le beau parti par une délicatesse de race, jusqu'au jour où le beau parti accomplira quelque acte désespéré qui réduira le cœur de la cruelle enfant. Ou bien ce sera le contraire. Mais je m'aperçois que cela ressemble beaucoup à l'*Abbé Constantin* ou au *Roman d'un jeune homme pauvre* : pauvres jeunes hommes pauvres, s'ils comptent sur la beauté de leur âme pour séduire les héritières! On parle de l'influence des livres; mais ces nobles exemples de désintéressement n'ont pas paru jeter dans les bras les uns des autres beaucoup de princesses et de bergers, ni beaucoup de bergères et de princes.

D'autres lectures auront cependant agi sur ces jeunes filles. On aura lu en cachette un peu de Gustave Droz, un peu de Feuillet, un peu de Loti.

En rêvant à mon idéal aura peut-être entrevu dans les soirs brumeux d'automne la silhouette pâle et mélancolique d'un officier de marine cherchant, dans l'univers son rêve féminin, qu'elle seule réalise...

CEUX QU'ELLES AIMENT

Des godelureaux de province.

Ils seront nobles, autant que possible. Etre baronne ou vicomtesse, même de par le fait d'un imbécile, est toujours attrayant.

Cependant un officier fait des effets de torse, un substitut est coquet, un sous-préfet est fringant, un avocat fait de jolies phrases, un receveur des finances gagne de l'argent.

La séduction d'un beau danseur est sérieuse. Quand même il est bête comme une oie, son rire niais tandis qu'il tournoie les yeux au plafond, ses cheveux bien peignés, sa moustache en fil de fer, l'habile manège de ses jambes, sont des appoints considérables sur le marché du mariage. S'il mène savamment un cotillon, il peut aspirer aux mains les plus dorées.

La conversation joue aussi son petit rôle. Développer des vues politiques ne manque pas d'ascendant : un conseiller général qui a l'air de rétablir l'équilibre européen est en bonne voie de conquête. Le paradoxe a même son utilité, et un peu de socialisme, voire même une spirituelle défense, — mais sans insister, ce qui gâterait tout, — des théories anarchistes, feront regarder comme un homme d'esprit.

L'Eglise est propice aux riches mariages. « De beaux bénitiers et rien dedans, » disait Henri Lavedan des jeunes hobereaux dont la religion est toute en façade et qui espèrent bien en tirer de lucratives

alliances. Il ne faut pas transiger sur les principes : et si l'on est fonctionnaire républicain, il faut savoir concilier le respect des lois régnantes avec des apparences orthodoxes, afin d'avoir dans sa manche le père et la mère. Affaire de diplomatie, il faut savoir danser sur la corde.

Beau danseur, brillant dans le monde, fortuné, ayant des principes : telle est la poupée idéale qu'il s'agit de confisquer à son profit...

*
* *
*

... Comme le jeune homme épousait la fille d'un très riche marchand de fromages, M^{me} X., qui avait contribué à la chose, disait : — « Un mariage superbe ! pensez donc : cinq cent mille francs, comptant ! »

— « On ne sait pas si la dot est payable en Gruyère, Brie et Roquefort, » dit doucement un vieux monsieur pince-sans-rire....

Le chiffre de la dot sert en effet de plus en plus à caractériser une union. Tout le monde se rappelle ce dessin de Forain : un grand bal, toute une rangée de jeunes filles font tapisserie, tandis que, sans exception, les cavaliers se pressent à l'entour d'une jeune fille aux salières évidentes et aux airs rechignés. Comme légende : *Deux millions de dot.*

...Je pense à tous les sans-fortune qui, seuls, voient la vie sous son vrai jour, comprennent les abîmes des âmes humaines, et savent, s'ils sont forts, dominer l'existence au lieu d'être par elle dominés. Ils ont la tristesse et la douceur de *connaître* ; ils ont, *seuls*, le mépris de l'argent, sachant que l'homme peut trouver sa joie en lui-même ; ils sont, presque seuls, capables de dévouement et de sacrifice, tant il est vrai que la

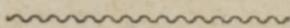
richesse est injuste et corruptrice. Les filles de ceux-là ne s'amuseut guère à signer *Gousse de vanille*, *Chevelure de Vénus* ou *Rose de Jéricho*..

Post-scriptum. — J'ai regardé les suivantes livraisons du *Journal des Demoiselles*. Hélas! les mêmes pseudonymes y fleurissent à l'aise, il y en a toujours qui sont *perdues dans les marais* et d'autres qui sont *filles de la montagne*.

Je pense que le *Journal des Demoiselles* m'enverra un abonnement gratuit pour lui avoir fait de la réclame. L'édition *chamois* (animal distingué) me semble indiquée.

HENRY BORDEAUX.

Trossy, septembre 1893.



A propos des Russes

Il est très vrai que, dans le simple enchaînement des faits, se trouve une éloquence plus pénétrante, une logique plus irréfutable qu'en les meilleurs livres.

S'il reste, parmi les gouvernants actuels, quelques intelligents et quelques sincères, attachés de bonne foi aux institutions démocratiques, certes à ceux-là dut être bien pénible l'alternative où ils se trouvèrent de renoncer à toute politique ou d'acquiescer à cette chose monstrueuse qu'on vient de voir : un pays républicain contractant la plus intime et la plus enthousiaste alliance avec le seul gouvernement de principe absolu qui subsiste encore en Europe.

Sans parler des défections individuelles et très répugnantes que mit en pleine lumière cet événement, ni des surprises qu'il offrit, sans relever, parmi les plus empressés des russophiles, Humbert, ancien forçat de la Commune et auteur, sur Alexandre III, de l'article que l'on sait, ni parmi les officiers de l'escadre le cousin du grand socialiste Tolstoï, ces fêtes, à un point de vue plus général, sont prodigues de contrastes.

Un peu partout, les musiques entremêlent aux couplets de notre hymne de révolte — combien déchu maintenant! — les gémissantes mesures du chant qui signifie cent millions d'hommes aux genoux d'un seul.

Ceux qui expulsaient, il n'y a pas encore si longtemps, les derniers représentants des monarchies défuntes portent aujourd'hui les très respectueuses santés de Leurs Majestés moscovites.

Comme dans la vieille ballade, on se demande où sont les hommes d'antan et si les Desmoulin, aussi bien que les Danton, ne furent pas héros fantaisistes d'une brumeuse légende.

Mais ce qui dut être plus dur que tout cela encore aux démocrates honnêtes dont je supposais l'existence, ce fut de voir le clergé et la réaction apporter tant d'empressement aux démonstrations russes. Partout les églises furent somptueusement décorées et la grande volée des cloches reçut nos amis. A Lyon, où plus que partout le clerge conserva de puissance, des prêtres circulaient joyeux dans la foule tout le jour de la fête, que l'archevêque, d'ailleurs, avait embellie beaucoup de ses deniers.

Voici, du reste, l'adresse des étudiants catholiques de cette ville à l'amiral Avellan, — mûrement méditée, semble-t-il, pour compromettre la République :

« Les étudiants de l'Université catholique de Lyon,
« *unis à la jeunesse de toutes les écoles*, ressentent la
« joie patriotique qui fait tressaillir la France entière.
« Ils prient le chef distingué de l'escadre russe de la
« Méditerranée de présenter l'hommage de leur res-
« pectueuse admiration et de toute leur reconnais-
« sance à Sa Majesté le Tzar qui nous tend une main
« amie et *ne fait servir sa puissance, la première du*
« *monde, qu'au triomphe de la justice et de la paix.*
« Nous sommes heureux, Excellence, de vous offrir

« cet hommage par l'intermédiaire de notre éminent
« chancelier, S. G. Mgr Coullié, archevêque de Lyon et
« de Vienne, primat des Gaules, *sous les auspices de la*
« *Vierge sainte que nos apôtres venus d'Orient nous ont*
« *appris à connaître et qui servira de lien entre les*
« *chrétiens d'Orient et leurs frères d'Occident.* »

En cette cléricale jubilation qui ne devine l'espoir — puéril, sans doute, mais quelque peu autorisé par l'ingérence désormais possible du Tzar dans les affaires françaises, — d'un retour, les circonstances aidant, vers un régime moins défavorable à l'Eglise ?

Plus choquant peut-être que la transgression des principes républicains et que cette entente soudaine entre les partisans de la démocratie et ceux mal résignés de l'absolutisme fut d'entendre les protestations contre l'alliance russe venir de purs libertaires, insoucieux de tout gouvernement et uniquement occupés de sociologie. Ceux-là en effet qui veulent échapper à la seule tyrannie des préjugés sociaux, mille fois plus redoutable, à leur sens, que celle d'un despote, fut-il Tzar, d'un Conseil de Ministres ou du vote arraché par une tribune d'une populace en démence, ceux-là n'étaient pas, en toute logique, faits pour ce rôle. Des paroles de haine eussent été bien mieux placées qu'en leur bouche dans celle des politiciens révolutionnaires politiques d'autrefois ou du moins issus et procédant de révolutionnaires politiques dont l'action consista toujours à remplacer le pouvoir absolu d'un souverain par le pouvoir représentatif et plus ou moins limité d'une assemblée.

Or ces illogismes furent si flagrants et la honte de tant de palinodies si peu déguisée parce qu'il était impossible de mieux faire.

Certes, des Républicains, même très modérés, eussent pu organiser les fêtes de sorte que le nom du

seul peuple russe y fût prononcé et jamais celui du Tzar. Cette leçon faite de silence eût même été fort bonne pour le roi.

Seulement le but alors était manqué. Car ce déploiement inouï de magnificences et jusqu'à ces gâteries si exquisément câlines, puis du peuple ces transports savamment suscités par une presse habile et par une non moins habile mise en scène, d'un mot toutes les démonstrations qui, — malgré les dires de certaines feuilles étrangères, — n'avaient pas le moindre rapport avec la simple visite de Cronstadt, ne voulaient pas autre chose que sceller d'imbrisable façon l'alliance, en vue d'une gerre allemande, avec la nation aux régiments nombreux.

Or, en l'occurrence d'un conflit, ce n'est pas le peuple russe qui nous pourrait prêter main forte puisqu'il ne compte pas en Russie, mais bien Sa Majesté toute-puissante Alexandre III. Ce qu'il fallait donc, avant tout, c'était engager ce prince si avant dans notre amitié qu'il ne pût s'en défaire et surtout se garder de montrer quelque compassion pour l'état de misère où languit son peuple. Ce mot d'ordre, scrupuleusement fut observé. Pas une démarche, pas une adresse, pas un toast de quelque importance où Sa Majesté soit oubliée, pas plus que sa gracieuse famille; pas un pavoisement tant soit peu officiel, où, malgré la laideur et la cruauté de cet emblème, l'aigle noir n'apparaisse accroupi sur le drapeau jaune, pas de dîner dont le menu ne porte les armes impériales.

Et si maintenant la France exulte, si la diplomatie se frotte les mains, c'est que le résultat tant désiré, paraît-il, est obtenu. Les derniers télégrammes échangés entre M. Carnot et le Tzar valent, à ce que disent les gens experts, un traité d'alliance en bonne et due forme.

Cette abdication de la démocratie française qui certes eût coûté à des âmes républicaines — mais en reste-t-il? — était donc un acte nécessaire de sage politique. Si les Français, se rappelant de leur histoire l'époque régicide, avaient marqué de la froideur pour le Tzar, et que leurs sympathies fussent allées à son peuple seulement, les Français auraient commis la pire des fautes et dont les autres nations eussent bruyamment fait gorge chaude. De par les exigences de l'équilibre européen et pour mériter l'estime des diplomaties voisines il nous fallait acclamer le maître d'un peuple esclave, bien qu'un jour, — mais il y a si longtemps! — nous ayons disputé à l'Europe le droit de guillotiner le nôtre. A cette heure, il est vrai, on parlait en Europe de liberté, non d'équilibre, et nos soldats, soldats d'une idée, non d'un pays, n'en étaient pas moins victorieux.

Pour que nous nous retrouvions après cent ans tellement inférieurs aux républicains de jadis et à cette nécessité ne pouvant désobéir sans déclarer mauvaise l'œuvre de ces cent dernières années, en dépit des principes nouveaux que dégagea l'agitation philosophique du dix-huitième siècle et que conserva la Révolution, un élément de corruption dut subsister dans nos mœurs comme un héritage des errements passés.

Cet élément, croyons-nous, c'est précisément ce souci de politique au nom duquel la France presque tout entière vient de commettre un crime de lèse-humanité.

Si tous ceux qui prirent part aux événements de 1789 avaient eu la volonté ferme de pousser jusqu'à leurs dernières conséquences les principes au nom desquels ils se révoltaient, s'ils ne s'étaient pas laisser dominer à nouveau, et bien avant même que la révolution ne fût finie, par des personnalités dont l'unique

préoccupation fut de reconstituer une nation puissante au dehors et douée, au dedans, d'un gouvernement solide, nous n'aurions pas à déplorer aujourd'hui les tristesses que nous venons de dire.

Il semble, en effet, que le seul et naturel développement de ces principes, essentiellement humanitaires, devait amener la disparition de la guerre et que, n'y croyant plus, on aurait trouvé, pendant un siècle, le moyen de s'en préserver sans se jeter dans les bras d'un prince autocrate.

Nous rebroussons chemin, de la sorte, jusqu'au point d'où nous étions partis et nous n'en sommes pas davantage assurés d'une paix solide.

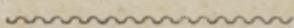
Voilà ce que nous vaut d'être restés fidèles aux traditions politiques des âges passés, bien que prétendant inaugurer une ère nouvelle. Le contresens grotesque que nous avons voulu mettre en lumière devait fatalement se produire, comme depuis 89 tant d'autres se sont produits au sein de la nation française et tout aussi instructifs, quoique moins apparents.

Contradictions, inconséquences, hésitations, tâtonnements, puis compromissions et déchéances, peut-on s'attendre à voir sortir autre chose de deux éléments unis ensemble et pourtant si disparates : d'un côté les Droits de l'homme, inscrits en tête de nos constitutions et qui sont, en de brèves formules, les conclusions des plus pures philosophies ; de l'autre cette chose conventionnelle et stérile dont le nom reste synonyme de savoir-faire et la valeur morale réside en les préceptes d'un Machiavel, et qui ne saurait même s'appeler un art, puisque ses formules exclusivement empiriques n'ont pas même leur raison d'être dans la poursuite d'une bonne ou belle réalité.

Si l'on ne savait que les croyances ne s'imposent pas en raison de leur valeur et qu'à tout prix il faut

des générations nouvelles pour penser les idées nouvelles, on s'étonnerait grandement de ne pas voir admettre par tous, après ce siècle si fécond en enseignements du même genre, que le temps est venu de ne plus confier le sort des hommes à des combinaisons aussi hasardeuses et aussi dénuées de fondement scientifique, mais aux seules lois naturelles qui, sans erreur possible et avec une admirable logique, sollicitent l'être à poursuivre sa fin normalement.

CHARLES-ALBERT.



LETTRE

A M. C. SAINT-SAËNS

Nous lisons, cher maître, dans votre article consacré à Gounod (1) ces lignes :

« Quand, au culte de Verdi succéda celui de Richard
« Wagner, on déclara la guerre à la mélodie ; il n'en
« fallait plus, et Gounod fut conspué comme mélodiste.
« Musique de Lorette, avait dit le grand Richard,
« musique d'un auteur aux abois qui, dans sa détresse,
« a recours à tous les moyens. » On souffre à voir un
« homme de génie descendre à une telle mauvaise foi ;
« un des caractères de la musique de Gounod est préci-
« sément la sobriété, parfois extrême dans l'emploi des
« moyens, et Wagner le savait certainement mieux que
« personne. Mais les bons apôtres qui vont chercher le
« mot d'ordre à l'étranger n'y regardent pas de s'y près ;
« le « maître » avait parlé, il n'y avait qu'à faire
« chorus. »

1. Gounod, par C. Saint-Saëns. Le *Journal*, 18 octobre 1893.

Comment ! C'est vous, maître, l'esthète puissant et sincère dont le jugement devrait être impartial, qui proclamez la mélodie exclue de l'épopée wagnérienne.

Certes, les mélodies telles que les comprenait l'école italienne : aria, cavatine, etc..., tronçons épars qui morcelaient l'action du drame lyrique, arrêtant le processus dramatique au point d'entraver constamment l'action en sa marche ascensionnelle, n'abondent point dans les œuvres de Richard.

Mais nous ne pouvons croire, cher maître, que vous n'ayez entendu, mieux que personne, cette mélodie ininterrompue qui palpite, grandiose, dans les symphonies magistrales de Wagner ; ces phrases immenses qui sont la texture même de son Drame, et vivent et souffrent ainsi que le héros-type duquel elles traduisent l'émotion en un verbe plus haut que la parole et la voix. Avec lui, elles surgissent hautaines, vibrent sous les morsures de la passionnelle vie et enfin meurent pour renaître aux fulgurances de l'apothéose, en les régions idéales de l'au delà !

Et pourquoi accuser Wagner de mauvaise foi ? Toute la vie de Richard fut sous la domination et dépendance d'une conviction, d'une foi ardente en sa langue musicale, en son interprétation de la vision idéale.

Quel étonnement peut donc vous venir, connaissant l'extrême dissemblance qui existe entre sa forme et celle de Gounod, du jugement qu'il porta et ne pouvait être autre, sur le musique de l'auteur de *Faust* ? Nous aurions pu douter de la sincérité de Wagner s'il se fût différemment exprimé ; et c'est alors, mais alors seulement, que sa mauvaise foi nous eût paru évidente.

Maintenant, cher maître, ne peut-on applaudir la musique allemande sans recevoir un mot d'ordre de l'étranger ?

Allons nous, grâce à votre parole si autorisée — car ils sont légions ceux qui vous aiment et vous suivent — voir revenir les jours — si peu lointains — où il n'était permis de glorifier que les œuvres françaises ?

Beethoven, Mozart, Bach ne sont point Français ; et n'ont-ils pas dans leurs écrits traité durement la France ? Nous faites-vous donc un crime de lèse-nation quand notre admiration sincère les applaudit.

Le chauvinisme doit-il se mêler aux questions d'art ?

Un vieux cartouche bien usé mais toujours juste proclame que l'art ne connaît pas de patrie.

Et croyez-le bien, notre enthousiasme, notre culte, notre religion wagnérienne ne nous empêchent pas de reconnaître la grande valeur de Gounod, ses qualités musicales de premier ordre. Mais nous ne voulons point établir de parallèle, ainsi que vous semblez le faire, entre l'œuvre de Richard et la sienne, étant persuadé que cette étude tournerait au désavantage de notre concitoyen. Mieux vaut, à notre humble avis, laisser à chacun sa part de génie et de gloire.

Mais cela ne saurait nous défendre, si nous examinons en simple critique, l'œuvre de Gounod, de faire nos réserves.

Manquerons-nous de respect à sa mémoire, — et nous ne le pensons pas — en notant par exemple ceci : c'est qu'on ne retrouve pas dans les chants de la Provence qu'il a assimilés à l'une de ses œuvres, la saveur naïve, le chaud rayon de soleil qu'ils contiennent en leur prime et rustique conception ? Sa belle Provençale n'exhale plus l'arome initial d'olive et d'amande qui fume autour des cottes dépenaillées, trouées, laissant voir et respirer la chair des manganelles ; mais elle fleure les relents de soie des jupes à froufrou de l'Opéra-Comique.

De même aussi nous ne reconnaissons plus dans les mélodies par lui reconquises aux pages des vieux missels leur naïve grandeur et leur innocence rythmique.

La coupe où boivent les amoureux de Vérone ressemble mieux au cristal léger où moussent les vins de France, qu'au pur ciboire des extatiques amants.

Le moine du moyen âge ne porte plus sur sa bure la croix d'acier martelé; il est devenu presque un moderne chanoine de Saint-Denis sur la soutane de soie duquel s'étale la rosette officielle.

Et les réminiscences de la belle et ancienne école italienne — celle des Palestrina — ne nous semble pas avoir gardé dans l'adaptation de Gounod la fraîcheur de leur pureté première!

Et ces formules archaïque si savantes en leurs transcriptions ne nous paraissent point avoir conservé la base impeccable des modules antiques!

Vous en appelez, cher maître, pour Gounod, au jugement du public. N'est-ce point le rabaisser?

Ce juge est-il capable d'apprécier, et surtout le croyez-vous sincère en ses jugements? N'avons-nous pas remarqué aux soirées triomphales de *Lohengrin*, de la *Walkyrie*, parmi le public, maints snobs plus exubérants encore dans leur enthousiasme que les vieux wagnériens eux-mêmes? et n'étaient-ce point eux qui se pâmaient jadis aux mélodies de Gounod?

Nous ne croyons pas non plus, cher maître, que ce soit au charme de sa musique que Charles Gounod doive sa grande popularité. Nous avouons, du reste, ne pas trouver dans son œuvre la grâce ineffable d'un calme vraiment large, profond et pur qui seul, à notre avis, donne la puissance psychique du charme.

L'emprise que ce grand musicien exerça sur la foule semble davantage provenir de l'étrange mais

suggestif mélange de passion mystique et de volupté humaine, qui se retrouve dans toutes ses œuvres et dégage de troublantes effluves propres à faire vibrer la fibre sensorielle des foules.

Cette dualité d'expression exprime surtout dans le musicien le caractère de l'homme. M. F. Régnier, l'un des apologistes distingué de Gounod le qualifie *homme d'imagination*. Nous nous demandons si le développement spécial de cette « imagination » ne devrait pas être attribué à certaines circonstances de la vie de Charles Gounod et qui influèrent sur sa destinée artistique.

En 1846, dans une de ses heures d'exaltation lyrique, alors qu'il était organiste des missions étrangères, et, sans doute, à la suite d'une de ces cérémonies émouvantes qui précèdent le départ des troupes évangéliques de jeunes hommes s'en allant, avec déjà l'aurole du martyr au front, vers les tortures chinoises ou les supplices africains, Gounod crut se sentir appelé à l'apostolat. Peu après il entra au séminaire. Il se livra alors, avec toute sa nervosité artistique, à l'étude des docteurs de l'Eglise, et, avec une extrême volupté cervicale, à la lecture des Bernard, des Ambroise, des Thomas d'Aquin. Son imagination se livrait avec sensualité à la métaphysique la plus ardue, et un mysticisme naissait en lui; tandis que, peu à peu, il abandonnait la hiératicité puissante du dogme pour s'embarquer dans des rêveries d'une religiosité qui n'avait plus rien de théologique. Et son âme, alors, se fondait en des tendresses d'extases auxquelles se mêlait le ragoût exquis d'une émotion purement littéraire et déjà vêtue de mondanité.

Si, à cette époque, il eût gravi les degrés de la chaire, son discours subtil se fût bien vite écarté de la Doctrine pour courir l'enjôleuse théorie religieuse,

à l'usage des grandes dames. Il eût été l'adulé pasteur féminin. Et son onction, son charme personnel joints à sa merveilleuse diction, eussent excité l'engouement passionné de son élégant auditoire.

Bientôt, son mysticisme devenait entièrement profane, et il quitta le séminaire.

Mais cette période de sa vie imprima comme un stigmaté à sa forme d'expression artistique. Musicien, il chanta, comme prêtre il eût parlé. Ne peut-on dire, par une extension d'image, que Gounod fut le curé de la Madeleine de la musique ? Toutefois, travailleur et chercheur infatigable, il accumula un bagage merveilleux de documents. Ses œuvres s'érigeaient, d'abord charpentées sur des bases magistrales puisées aux sources les plus pures. Mais venait l'heure de l'imagination trop fébrile, de la griserie spirituelle ; et la solidité des fondations était ébranlée ; et, bientôt, il ne restait plus, l'œuvre édifiée, qu'une expression mystico-mondaine où le profane semblait adultérer le sacré en une religiosité flottante, malade.

Plusieurs, en étudiant l'œuvre, constataient les traces de l'échafaudage primitif et remontaient aux sources mêmes, où Gounod avait puisé son inspiration ; alors ils crièrent au « démarquage ».

Nous pensons qu'il ne faut point grossir l'importance de ce mot. Le démarquage musical n'est pas l'indigne plagiat. Ce serait plutôt l'interprétation d'un texte, interprétation tant soit peu à côté de l'idée maîtresse de ce texte ainsi dévirilisé.

Gounod démarqua ainsi que le prédicateur place en exergue de son discours l'affirmation en latin concis et théologique, et arrive, à la fin de ses pérégrinations plus ou moins fleuries, à n'être rien moins que canonique dans ses dires.

Les plus fâcheux effets que produisit dans l'œuvre

de Gounod son tempérament de mystique voluptueux se manifestèrent lorsqu'il voulut exprimer l'humain amour. Car il y défailloit, et ne put se hausser qu'aux alanguissements d'une tendresse exquise mais dépourvue de la force passionnelle, qui met aux lèvres des amants les clameurs héroïques.

Par une contradiction bizarre, Gounod, mystique au théâtre, redevenait profane dans le temple ; lui, l'admirateur sincère du hiératique plain-chant ne sut s'en imprégner suffisamment pour l'édification de ses oratorios.

Une de ses mélodies : *Le ciel a visité la terre*, etc., glorifiant, en le mystère eucharistique, l'union de l'âme avec Dieu, effraie par la volupté sensuelle qui se dégage de la mélodie même. Et l'on éprouve une pénible et presque angoissante impression à entendre ces notes soupirées, avec une invincible expression amoureuse, par des bouches virginales d'enfants ou de nonnes !

Et cependant, cher maître, nous nous rallions à l'opinion que vous exprimez en votre adieu à Gounod lorsque vous dites qu'il « avait mis le meilleur de son génie dans des œuvres religieuses. »

De même vous prévoyez un fait qui, pour nous, est entré dans la voie de l'accomplissement, c'est que le théâtre de Gounod a fait son temps, qu'il appartient désormais aux archives de l'art.

Malgré, et pour cela surtout que nous avons combattu ses tendances, nous saluons le savant musicien qu'il a été, lui demeurant reconnaissant des luttes ardues qu'il soutint victorieusement contre l'école italienne moderne, encore que, trop souvent, à notre gré le vainqueur se soit servi des formules du vaincu et qu'il ait méconnu la géniale grandeur de l'épopée wagnérienne.

Après l'artiste, nous saluerons la patriarchale figure de l'homme affable et bon qui mourut avec, aux lèvres les paroles de Paul l'Epistolaire : *Ego enim jam delibor et tempus resolutionis meæ instat.*

HENRY DE MALVOST.



COMMERCE AMOUREUX DES SAGES

AVEC LES

DAMES ET LES DEMOISELLES DES ÉLÉMENTS

(*Suite*) (1)

XI

Je le crains à vrai dire ; qui sait s'il n'y a pas dans ces procédés d'appel un peu de raillerie ? Le XVIII^e siècle est affecté d'un scepticisme aimable et je me méfie de ces simagrées « magnamaresques » que j'appellerais une petite mascarade de bal masqué si je n'avais pour la Kabbale le plus indéracinable des respects.

Pierre d'Aban, disciple de Cornélius Agrippa et qui recueillit sous la forme un peu incohérente des grimoires les traditions attribuées à son maître, indique un procédé moins tintamarresque : c'est par la prière et par l'astrologie qu'il veut que l'on communique avec son génie.

1. Voir les *Entretiens* du 25 septembre et du 25 octobre.

Après avoir dressé notre propre horoscope, nous observerons, à l'heure de notre naissance, quel esprit olympique présidait, ainsi que la planète. Nous prendrons garde aussi à l'aspect de la lune, et à l'élément prédominant sur les autres en cette minute décisive où, vagissant, nous jaillîmes des maternelles entrailles. C'est-à-dire nous étudierons si le temps était sec, tempétueux, pluvieux ou tout chaud de soleil, car, de la sorte, nous apprendrons qui nous protège, si c'est un Gnome, un Sylphe, un Ondin ou quelque Salamandre (1).

Les hommes de piété et de sagesse conserveront l'oraison chrétienne de la forme ci-après qui sert à invoquer le secours de Dieu, souverain capitaine des Anges, afin qu'il nous permette d'acquérir la connaissance et l'amitié de notre génie.

« Dieu Tout puissant et Eternel, qui avez plié toute créature à votre glorification et au service de l'homme, je vous prie de m'envoyer mon bon génie (Indiquer ici de quelle influence planétaire il est le messenger, à quel élément il appartient et son nom approximatif) pour qu'il m'instruise et m'informe des choses sur quoi avec justice et piété je l'interrogerai.

Il me conduira dans les voies de la connaissance en les arts et les expériences de nos anciens pères les Philosophes. Par lui j'obtiendrai le secret de conserver la

1. Chaque génie correspond au tempérament de l'homme qu'il garde. Les démons du feu contribuent à l'intuition des matières sublimes, les contemplateurs et les illuminés s'abritent sous leurs lucides ailes; les démons de l'air favorisent la puissance raisonnable et développent une conquérante et intellectuelle activité; les démons de l'eau gouvernent l'imagination et la vie voluptueuse; ils possèdent les poètes inférieurs, les débauchés, les jeunes gens, les femmes; quant aux boursiers, aux hommes d'affaires et aux paysans, ils sont très rapprochés des démons de la terre qui président à la vie végétative.

santé, de sustenter la vie, de repousser la mort de vaincre mes adversaires.

Mais que sa volonté soit faite et non la mienne, par Jésus-Christ-Notre-Seigneur. Ainsi-soit-il. (1)

XII

Initié à la double tradition orientale et occidentale, je dois ne pas céler que pour dompter les esprits des éléments, il faut avoir triomphé de la quadruple épreuve des anciens temples. Eliphas Levi, qui ne manquait ni d'enthousiasme ni d'érudition, écrit que « ces initiations n'existant plus, il faut y avoir suppléé par des actions analogues comme de s'exposer sans frayeur dans un incendie, de traverser un gouffre sur un tronc d'arbre ou sur une planche; d'escalader une montagne à pic pendant un orage; de se retirer à la nage d'une cascade ou d'un tourbillon dangereux. » Par malheur, en pareil cas, un pompier deviendrait le maître des salamandres, et il n'y aurait pas de mage supérieur à un brave homme qui

1. Il ne faut pas confondre l'art légitime d'évoquer son génie avec la recette pour acquérir un esprit familier, laquelle relève de la nécromancie, toujours dédaignée, sinon détestée des Sages.

Voici la façon d'opérer : « Un jeudi prenez un anneau d'or très pur dans lequel vous ferez graver ce qui suit : 35, 35, 35, après quoi allez près d'un homme qui va rendre l'âme et le lui mettez dans la bouche; la mort venue, retirez-le; retournez trois jours après dans la maison et dites à genoux le *De profundis*; parfumez l'anneau avec de la rue et conjurez l'esprit par son nom de baptême de vous répondre. Il vous répondra; commandez-lui de paraître et d'entrer dans l'anneau, il le fera et demeurera toujours avec vous pour vous renseigner sur ce que vous voudrez. »

aurait repêché dans la Seine une dame en mal de suicide et d'amour.

En fait, ce n'est pas tant l'eau ou le feu qu'il faut vaincre, à l'exemple de Chouberski ou d'un arroseur de jardin, mais les princes que ces éléments renferment. L'âme d'un homme importe plus que son corps, et une salamandre vaut mieux qu'une bûche. Le calme et la force sereine asserviront les Elfes, génies du feu. Les Sylphes obéiront comme des petits enfants à celui qui les surpassera en pénétration, en activité et en promptitude; les Ondins et les Ondines se mettront à la disposition du Sage dont la pensée s'approfondit de clarté comme un flot pur où se réfléchit le soleil. Quant à ces infortunés Gnomes, le philosophe doit leur prouver qu'il sait, à leur exemple, creuser le rocher de la science, et se promener dans les souterrains du Mystère où se montrent sans voiles les plus splendides joyaux.

De la sorte, le mage ne craindra plus en rien les serviteurs des rois des Eléments, ces rois étant eux-mêmes pour lui des serviteurs. Il marchera sur les eaux comme sur l'asphalte, la tempête ne le renversera point, le tonnerre s'inclinera devant lui avec politesse, et il étudiera à loisir les reflets de la lune dans les puits sans être terrassé par le moindre vertige. Quel élément pourrait l'épouvanter désormais?... Et voilà pourquoi nous rencontrons dans la rue, par les temps d'orage, tant de philosophes sans parapluie.

XIII

Ce sage, qui voudra, non pour l'amour mais pour la domination et la science, attirer à lui les Esprits des

Choses, s'ornera de la Triple Vêture (1) explicatrice de la triade que sont chacun l'homme, l'univers et Dieu.

L'Ephod catholique d'abord, représentation du corps et de la mort, puis la Kalisiris hindoue toute blanche, avec, selon les jours fastes ou néfastes, des bordures rouges ou noires ; — figure de l'âme rachetée et de la vie ; — enfin le grand Manteau des Templiers, symbole de l'esprit aux impétuosité de pourpre.

Ainsi le Magiste prouve qu'il réconcilie dans l'action : la Science et la Foi, l'Impur et le Pur, la Mort et la Vie, l'Orient et l'Occident. Ainsi il réintègre en soi le monde entier à la double force équilibrante. Commandant à sa chair et aux passions par la maîtrise de l'Esprit, il revêt le droit et le pouvoir de régner sur l'univers puisqu'il se connaît et se contient lui-même et que l'Homme, c'est la synthèse de l'Univers.

Que dis-je ? le Magiste, sous ce triple costume, n'apparaît plus, à proprement parler, l'Adam de la chute, l'obscur et peureux Adam. Supérieur même à Adam Kadmon et aux Anges qui, n'ayant point péché, ignorent les beautés effrayantes de la personnelle rédemption, il reflète l'Adam futur, semblable à Dieu, malgré les tentations du Démiurge, l'Adam devenu Dieu par son propre vouloir opiniâtre et éblouissant.

Ne pourront porter, selon la vérité et la puissance, l'Ephod, la Kalisiris et le Manteau, celui qui est seulement un saint, celui qui n'est qu'un savant, celui qui n'est qu'un magicien ; mais il resplendira sous ces simples vêtements de laine à l'égal des Cheroubs, celui qui, poète, aura, par l'incantation de son rythme, arraché à la forêt farouche du Mystère,

1. Ces détails m'ont été révélés l'an 1892 par ma salamandre nommée EERATH c'est-à-dire LUMIÈRE DE VOLUPTÉ.

la Vierge voilée qui, depuis Orphée, s'est endormie.

Mais celui-là ne voudra sur son front aucun insigne, car tout chapeau — tiare ou couronne — manifeste, par un ridicule et vain exhaussement, l'Orgueil.

La chambre des opérations dort, chaste, tranquille, fermée; nul bruit du dehors n'y retentit. Les glaces sont voilées, les fenêtres closes. Le cercle, condensateur des volontés pures de l'Orphée, s'arme des trois noms les plus secrets du Seigneur : *Alga, On, Tetragrammaton*. Tout près de l'opérateur, l'un contre l'autre, s'inscrivent au dedans du cercle le signe salomonien du Macrocosme à six branches et le pentagramme rayonnant afin que, par le premier pentacle, soient affirmées la similitude du monde visible et du monde invisible, leur pénétration, et, l'un sur l'autre, leur action, — afin que, par le second, soit proclamée l'émancipation de l'homme, devenu semblable aux étoiles et au Verbe de la Divinité.

Qui dès lors résisterait à l'adepte puisque pour toucher l'invisible, il possède à ses pieds les deux signes par quoi toutes les cohortes invisibles sont attirées du fond des éléments : l'un qui dit la foi savante, l'autre qui chante l'homme pur et exalté ?

Un candélabre où brûle un cierge consacré marque chaque point cardinal, royaume d'un peuple élémentaire.

A la disposition de l'opérateur : le trident, l'étoile à cinq rayons, et la coupe.

XIV

Se tournant d'abord vers le Sud, le Philosophe, dans le tourbillon des fumées odorantes qui s'exhalent du

trépied et tenant en main le trident de Paracelse, s'écrie :

O MICHAEL, *roi du Soleil et de la Foudre,*

O SAMAEI, *roi de la Lune et des Nocturnes Lueurs,*

O ANAEL, *empereur des Splendeurs Astrales,*

Trinité de flamme que contiennent les trois pointes de ce trident, et à qui fut donné par Salomon le nom synthétique de DJIN,

Trinité qui fus la dualité universelle, Apollon-Diane, et Isis-Osiris,

Dragon mouvant, toi qui es sur le seuil divin l'enfer déchaîné,

Toi que les catholiques ont appelé le diable, ô fluide multiforme, qui tentas Eve et Psyché, que vainquirent Jésus, Bouddha, Orphée et Pythagore,

Miroir ardent des souvenirs et des avenirs, où passent, aux torches de la sorcellerie, toutes les écorces des âmes futures ou délivrées,

Serpent à tête de lion, rampe à mes pieds et livre moi la fulguration de ta puissance.

Ou, si tu te révoltes, sois tourmenté par ce feu sacré, qui matérialise l'impétuosité de ma colère et évanouis-toi en inoffensives volutes avec ces saintes herbes aussi suavement parfumées que mes vertus.

Car je te commande ô Salamandre, selon la volonté de Tétragrammaton,

Par Jod et par Hevauhé, par le Père et la Mère ineffables, par la double tête aux quatre faces qui a émané du rayon douloureux et compatissant d'un regard, — tout l'Univers.

Puis vers l'Orient, brandissant la véritable étoile à cinq rayons, annonciatrice des rois Mages, le Philosophe continue :

C'est le souffle du Seigneur qui anima le grand Cosmos ; et le petit Cosmos qui est l'homme.

Sa respiration peuple les étendues et son aspiration fait rentrer en lui les mondes.

Au nom de ce mouvement, fécond sans cesse dans l'éternelle stérilité, que mon haleine devienne Verbe et je commanderai aux esprits de l'air et je réfrénerai les chevaux emportés qui traînent les nuages, — par la volonté de mon cœur, la pensée de mon esprit et le clignement de mon œil droit.

Toi qui fus Jupiter, dieu de l'atmosphère, Jéhovah père du simoun,

Afin que tu portes mes messages sur la terre et dans les cieux.

Aigle inflexible mais enchaîné, obéis de par le pentagramme, symbole de l'homme fixé dans son idéal ; — ou que ce souffle spirituel purge l'espace de ton blasphème !

Le Philosophe s'est maintenant placé du côté du Nord et, sur un ton rude, ainsi qu'il sied à un maître quand il ordonne à des esclaves, en dardant la magique épée :

Gob, toi qui fus Vulcain, ô gouverneur des Gnomes qui as enfoui sous la terre, dans les profondeurs où scintillent les pierreries, la semence des étoiles,

Toi qui conseilles les alchimistes et les astronomes et qui fais couler les sept métaux dans les veines de la pierre, à l'exemple du sang des étoiles dont ruissellent les firmaments,

Apporte-moi, non point les richesses du monde, comme

le serviteur d'un Banquier, mais les trésors de la sagesse comme l'Ange des Saints Abîmes.

Viens, Gob, taureau ailé, retourne de ton sabot patient la terre intérieure aussi éblouissante que le ciel, si tu ne veux trébucher sur tes épais jarrets, mon glaive immatériel dans ton front.

Enfin, levant, comme pour apaiser l'ardente aridité de son énergie, la coupe des libations sacrées où l'eau bénite, mêlée de sel et de cendre, fermente, le Philosophe regarde l'Occident, sa patrie (1) :

Nicksa, toi qui fus Vénus Amphitrite, ô Reine des Ondines.

Toi qui, subtile vapeur, t'élèves de la Terre vers le Ciel ou bien, orage brûlant descends du Ciel vers la Terre.

Dame du déluge et des pluies du printemps Toi tantôt perfide, tantôt bonne, — changeante — Toi la Caresse et l'Étreinte, parle-moi, soit avec le chuchotement de la brise marine, soit avec la rumeur des vagues courroucées.

Tu es le Sang et les Larmes, la Passion et le Caprice; mais tu es aussi l'Amour,

Je ne te crains point, car tenant cette coupe qui rappelle de ta forme ondulante la meilleure des beautés, — ton sein de mère et de femme, — je te commande, non plus cette fois par les signes, par le glaive ou par le trident, mais par la Bonté!

Ange aux yeux infinis livre-moi ta grâce irrésistible, ou Bien, écoule-toi vain et liquide, comme cette eau perdue que je renverse.

Cette quadruple conjuration, se clôt par le signe de la croix ésotérique, grâce auquel sont régénérés, jus-

1. Je suppose mon Philosophe initié plus particulièrement à la Kabbale et à la Gnose et natif de contrée européenne.

qu'en leur primodiale pureté, les quatre éléments, réceptacles des vertiges.

En portant la main à son front, le Philosophe dira : *Adonai à toi appartiennent* ; puis, touchant sa poitrine ajoutera : *le royaume* ; touchant l'épaule gauche : *la justice* ; la droite : *la miséricorde*. Enfin, joignant les deux mains, il terminera ainsi : *dans les cycles générateurs*.

Adonai, Tibi sunt Malchut et Geburah et Chesed per Æonas.

Après un long silence, agenouillé dans les vapeurs du soufre, de l'encens, de la résine blanche et du camphre, le Philosophe murmure intérieurement.

AMEN, SELA FIAT : QU'IL EN SOIT AINSI PAR LA LUMIÈRE.

XV

J'ai dû pour instaurer enfin une évocation d'art, utiliser des rituels anciens dont Ephilas Lévi réédita le sens et la chaleur de foi, mais je les ai transformés par l'Art, selon la Révélation Nouvelle.

Il advient très souvent que de pâles fantômes se dressent au verbe impétueux de l'Adepté pendant qu'il prononce les évocatoires strophes. Qu'il ne s'en terrorise point, mais qu'il s'efforce, appuyant sur leurs regards d'au delà ses matériels regards, de boire avec ses yeux leurs mystiques et silencieux conseils. Mais malheur à celui qui aura prononcé les triomphantes paroles et revêtu le triple et symbolique vêtement, n'en étant point encore digne ; il sera tourmenté par de menteuses images, et assailli par les plus perfides suggestions, particulièrement celles du suicide et du crime.

En effet, les adeptes seuls peuvent apprécier la

nature d'une apparition, le profane très souvent ne l'aperçoit même pas, ou, s'il la voit, est dupe de son mirage. Eunapios nous cite une anecdote en confirmation de cette vérité.

« ... Un jour, devant le grand Iamblique, un certain Egyptien défia Apollon, et le Dieu apparut aussitôt à la grande stupéfaction des assistants : « Cessez de vous étonner, mes amis, dit Iamblique, je le connais, ce n'est que la larve d'un gladiateur mort. »

Mais en somme ceci est surtout appel spirituel, dépréciation aux âmes élémentales afin qu'elles nourrissent de leur flottante vie celui qui est appelé à gouverner mystiquement l'empire du monde.

Parfois cette cérémonie devient nécessaire pour préserver d'un envoûtement collectif de pauvres êtres condamnés par de puissantes sociétés théurgiques; et je crois que tel est l'exorcisme suprême des Mages, dénué celui-là de superstitions ecclésiastiques. J'ai agi de cette guise une seule fois pour sauver un couple menacé de mort. En exorcisant les quatre éléments aux quatre coins du ciel, je réussis à couper tout chemin aux maléfices, mais je ne pus extirper de l'homme la part de malédiction dont il était pénétré; et les lutins lui firent perdre sa fortune dans les tripots.

Quant au magiste bien entraîné, pour appeler les puissances élémentales, il lui suffit du nom d'Agla, prononcé avec ferveur et d'un geste de la main (1).

1. La main est l'organe exécutif des puissances dynamiques de l'esprit. De 1830 à 1840 M. Pacini, médecin à Postola, découvrit dans tous les nerfs de la sensation du tact de petits corpuscules blanchâtres en forme elliptique. Il les assimila aux organes de la torpille et les crut les médiateurs du magnétisme animal. La main a encore un autre pouvoir, abstrait et symbolique celui-là; les cinq doigts simulent les cinq pointes du pentagramme, lequel commande aux esprits.

XVI

En sa hautaine simplicité, la grande évocation traditionnelle peut surtout appeler autour de l'Orphée des pensées de l'au delà et non point tant des fantômes maraudeurs. Mais tous ne sont point « Orphée » et surtout dans les campagnes où la nature, par ses spectacles renouvelés sans cesse donne le goût des choses visibles, il devient nécessaire de pratiquer un rituel moins abstrait, et à la portée des humbles. Le Magiste de village, mieux habitué à regarder autour de lui qu'en lui-même, se complait en l'appel des Ondines, lesquelles ne dédaignent de prendre corps de femme et de porter joli chapeau dans les cheveux (1).

Il faut être trois jours sans tirer de mercure (2); le quatrième, sitôt habillé, vous nettoierez et préparerez votre chambre dès le matin. Le tout à jeun.

Vous ferez en sorte que nul ne gâte votre chambre

1. Il peut y avoir des femmes magistes et curieuses à la fois; celles-là n'ont qu'à se conformer aux mêmes pratiques, et au lieu que ce soit trois demoiselles ce seront trois messieurs qui viendront, habillés d'herbes et de jonc, avec de beaux yeux verts. Mais je lui conseille de veiller très fort sur sa vertu. Sans cela elle se verrait obligée d'immortaliser sur l'heure les trois ondins — ce qui la troublerait beaucoup, la fatiguerait peut-être et l'empêcherait certainement de trouver le temps nécessaire pour causer de ses désirs et de ses vœux.

2. C'est-à-dire sans se livrer aux exercices érotiques de la chair; rappelons-nous, afin de mieux comprendre le sens qu'affecte dans la vie intime ce symbole alchimiste, que l'Androgyne-Bouc-de-Mendès a comme sexe un caducée et que pour tout bon souffleur, le mercure représente la matière aux passivités amoureuses dans le Grand OEuvre.

le reste de la journée, et remarquerez qu'il ne faut rien de pendu ou d'accroché comme tapisserie, habits, chapeaux, cages et oiseaux, rideaux de lit — et surtout mettez des draps blancs à votre lit.

A la fin du souper qui ne sera que de légumes et, du fruit sans boisson fermentée, faites bon feu, mettez nappe blanche sur la table, trois chaises autour, et vis-à-vis des sièges, trois pains de froment, trois, verres pleins d'eau claire et fraîche ou du bon lait et trois petits couteaux, puis mettez un fauteuil auprès de votre lit; ensuite couchez-vous et dites les paroles suivantes :

« Ondine, Ondine, ma petite consolation, viens sans tarder par la vertu de Créon, Créon, Créon (1); tu boiras, mangeras et parleras à la louange du Seigneur et me révéleras tout ce qu'il faut que sache pour que je sois heureux. »

Ceci dit, trois personnes entrèrent, un peu mélancoliques et dégrafées ainsi qu'il sied à des demoiselles que l'on arrache à leurs devoirs aquatiques. Quelques gouttes de l'étang, demeurées dans leur chevelure diaprée, y laissent le scintillement d'une couronne de perles pâles qui aurait été éparpillée. Elles s'assieront auprès du feu, boiront et mangeront, car lorsque les ondines se rendent visibles, elles ne détestent pas l'eau de nos fontaines ou le lait de nos fermes, et croquent notre pain; car le grain de blé a été fécondé dans la terre par l'abondance de leurs larmes que le vulgaire nomme pluie.

1. Ce nom de Créon s'applique certainement à une puissance invisible, céleste espérons-le. Mais quel en est le sens? J'imagine que Créon est un patoisement de « créans », le Créateur. Κρεων est, d'autre part, le génitif pluriel de κρεασ, chair, et tout le monde sait, même dans les campagnes, que le Verbe s'est fait chair. Ce serait donc au nom du Verbe ou du Créateur que les Ondins et Ondines sont conviés à souper.

La mieux apparentée de ces trois demoiselles laissera les autres se chauffer en silence ; elle se lèvera après avoir secoué d'un doigt, pareil par sa transparence à une aile de libellule, les miettes restées sur son corsage entr'ouvert. Elle s'assiéra sur le fauteuil près de votre lit, apportant dans sa toilette qui la vêt à peine, la bonne odeur des berges.

Alors, il faut veiller à ne prononcer aucune parole malsonnante, être humble de cœur et de volonté ferme, de crainte que, choquées par vos pensées ou vos propos, ces charmantes ondines ne se transforment en grenouilles de marais, et en visqueuses épouses de crapauds.

Ne questionnez votre voisine que sur les saints mystères de l'Art magique ; elle vous rendra aussitôt réponse positive ainsi que sur votre défense contre la persécution des esprits infernaux. En partant d'auprès de vous, elle vous abandonnera, en souvenir, un anneau qui rend fortuné au jeu quand on le porte au doigt ; et elle a pour vous tant de complaisance que, si cet anneau vous le passez à une femme ou fille, vous pourrez jouir de l'une ou de l'autre sur-le-champ (1).

1. En effet, lorsque vous n'avez pas possédé une Ondine, elle n'est point jalouse et, inclinée par sa nature aux vivacités de l'amour, elle vous secondera avec beaucoup de délicatesse dans vos plus hardies concupiscences. Et comme il n'est guère de débauché qui ne joigne le jeu aux femmes, elle vous permettra de tricher sans qu'on s'en aperçoive, dans le but de vous voir couvrir de présents vos bien-aimées.

JULES BOIS.

(A suivre.)

Le Gérant : LÉON CHAILLEY.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

ÉMILE CÈRE

Le Bréviaire du Bouddhiste

Un volume in-18 jésus. — Prix 2 fr. »

HENRI LAVEDAN

Leur Beau Physique

Un volume in-18 jésus. — Prix 3 fr. 50

LOUIS GUÉRY

LE PLUS HEUREUX TEMPS

DE LA VIE

ROMAN

Un volume in-18 jésus. — Prix 3 fr. 50

Les Entretiens Politiques et Littéraires

SONT EN VENTE

PARIS

Chez les principaux Libraires

FRANCE

Aix.	Dragon.	Lyon.	Bernoux et Cummin.
Ajaccio.	De Peretti.	—	Veuve Cantal.
Amiens.	Courtin-Hecquet.	—	Dizain et Richard.
Angers.	Lacheze et Cie.	Marseille.	Aubertin.
Besançon	Jaquard.	—	Carbonnelle.
Bordeaux	Bourlange.	Montauban	Bian.
—	Dauche.	Montpellier	Coulet.
—	Duthu.	Nancy.	Grosjean-Maupin.
Boulogne-s.-Mer	Chiraux.	Nantes	Vier.
Bourg.	Montbarton.	Nice	Visconti.
Bourges	Renaud.	Nîmes.	Catelan.
Brest.	Robert.	—	Morin-Fesselier.
Caen.	Brulfert.	Orléans.	Herluison.
Châlons-s.-Marne	Weill.	Poitiers.	Druinaud.
Chambéry.	Baujat.	Saint-Quentin	Triquenaux-Devienne
Cherbourg.	Marquerie.	Reims.	Michaud.
Clermont-Ferrand.	Ribon-Collay.	Rouen.	Lestringant.
Dijon	Armand.	—	Schneider.
Saint-Etienne	Chevalier.	Saumur.	Milon.
Fontainebleau	Desprez.	Toulon	Rumèbe.
Grenoble.	Baratier.	Toulouse.	M ^{lles} Brun.
Le Havre.	Bourdignon.	Tours	Pericat.
—	Dombu.	Versailles	Flammarion,
Lille	Tallandier.		

ETRANGER

ALLEMAGNE

Strasbourg.	Treuttel et Wurtz.
Berlin.	Ascher et Cie.
Leipzig	Brockhaus.
Munich.	Ackermann.
Stuttgard.	Witzwer.

ANGLETERRE

Londres	Hachette.
-------------------	-----------

AUTRICHE-HONGRIE

Vienne	Brockhaus.
Buda-Pesth.	Revai frères.

BELGIQUE

Bruxelles	P. Lacomblez.
—	Lebègue et Cie
—	Spineux.

ÉGYPTE

Le Caire	Barbier.
--------------------	----------

ESPAGNE

Barcelone	Piaget.
Madrid	Romo et Fussel.

ITALIE

Rome	Bocca.
Milan	Treves frères.
Turin	Bocca.

PORTUGAL

Lisbonne.	Fereira.
-------------------	----------

SUÈDE

Stockholm.	Loostroom.
--------------------	------------

SUISSE

Bâle	Georg.
Berne	Nedegger.
Genève	Burckhardt.
—	Hegimann.
Lausanne	Duvoisin.
Zurich.	Meyer et Zeller.

TURQUIE

Constantinople	Biberdjian.
--------------------------	-------------